

Charles Jencks

G.J. EST-IL MANIERISTE LUI AUSSI?



G.J.: un inconnu

par Jacques Lachapelle

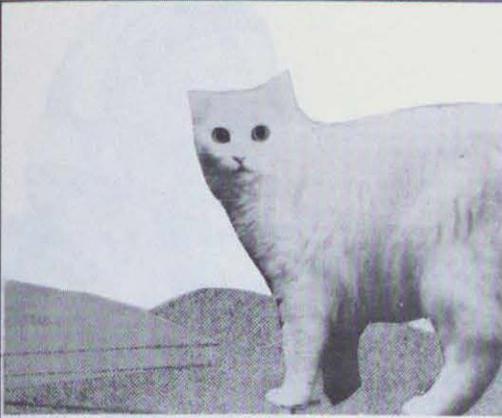
*Jacques Lachapelle est un étudiant à l'École
d'Architecture de l'Université de Montréal.*

CONSEQUENCE quasi-normale du pluralisme des dernières années, une nouvelle mode est apparue, avec Charles Jencks en tête de file, celle des preux historiographes qui se complaisent à classer, reclasser et déclasser: post-modernisme égale néo-néo-classicisme égale néo-manierisme égale... sûrement autre chose aussi. Ah. le haut plaisir de l'étiquette. Mais une fois qu'elle est apposée, veut-on nous faire croire que tout est dit? En sait-on vraiment plus? N'y a-t'il pas certains cas qui peuvent troubler leur belle assurance? En voici un qui me laisse perplexé: 'G.J.'

Contrairement à toutes les stars du post-modernisme dont le culte rayonne dans une redondance d'articles, G.J. est un inconnu. Peu choyé, il a toujours dû se débrouiller seul et il travaille actuellement dans un des plus gros bureaux d'architectes de Montréal... en tant que commis. Son avis n'y est donc d'aucune importance. Et pourtant. Le décor de son logement, un 3 1/2 rue Sainte Catherine ouest, s'inspire de tout ce que John Shearman, dans son livre *Mannerism*,¹ considère comme les qualités artistiques du XVIe siècle.

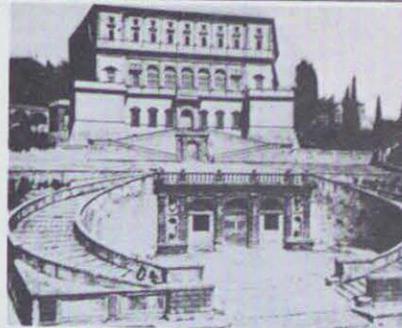


John Shearman

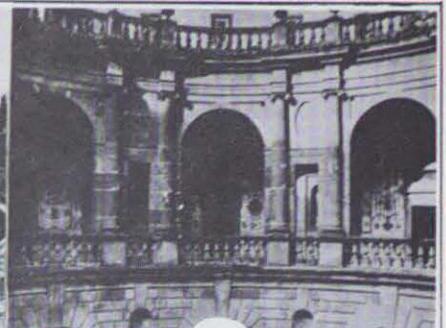


Minou

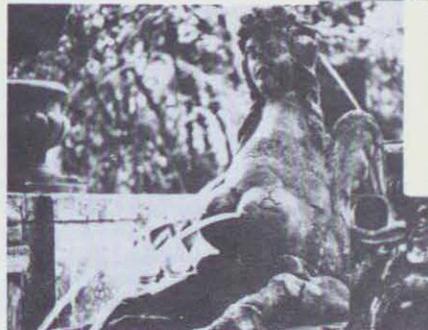
Chez G.J., une variété accomplie dans un foisonnement indescriptible est à même de faire stupire par l'invention de certaines solutions (l'arbre-à-tasses et le trompe-d'oeil sont particulièrement réussis) ou par leur *difficoltà* audacieusement résolue (la télévision sur la chaise suspendue nargue les lois de la gravité comme la maison penchée de Bomarzo). De la *grazia*, il n'y en a peut-être pas, sûrement son double, la maladresse, le non-fini, ou le rustique, tout aussi caractéristiques du maniérisme.



Le palais Farnese a Caprarola



Vue interieure



Villa d'Este a Tivoli



La maison penchee de Bomarzo

Chez les Manieristes: les ambiguites et les dualites

Allons plus loin. L'analyse de Shearman repose sur les ambiguités, les oppositions et les dualités. Le logement de G.J. également. Si la villa Lante à Bagnaia (1566-1589) a deux pavillons et le palais Farnèse à Caprarola (1550-1559) deux jardins, G.J. a bien, lui, deux télévisions, deux aspirateurs et deux paires de bottes identiques. En fait, la lecture de Shearman amène à croire que le maniérisme naît d'une société plus gourmande de culture et plus avide à le montrer, voire à la répertoire. Les villas deviennent ainsi des microcosmes artificiels et effectifs dont le programme iconologique



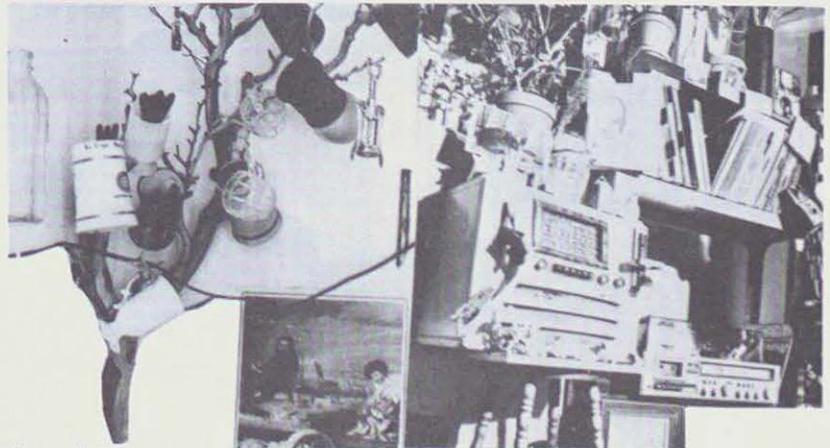
Collage de cuilleres



Affiches affreuses



Tele-Cuisine



L'arbre-a-tasses

Centre electronique

Chez G.J.: l'allure d'un refuge personnalise



Montaigne

complexe est souvent à la gloire du Prince et sa lecture réservée à une élite intellectuelle.²

Je ne crois pas qu'il faille chercher la moindre iconographie chez G.J. mais son besoin d'afficher tout ainsi fièrement le champs de sa culture, du *Télé-Cuisine* à Freud en passant par Guy Lafleur, n'est pas moins éloquent. Des poèmes et des réflexions philosophiques ponctuent différents moments du décor, un peu comme les épigrammes de Bomarzo. Et puis, pour faire honneur à la *scena satirica* de Serlio, son intérieur est rempli d'images champêtres qui s'opposent clairement à la scène urbaine dont il jouit à ses fenêtres. Là encore, la dualité entre la nature et la civilisation n'est pas sans analogies avec la villa. Et c'est aussi un microcosme. Même la lumière est différente: toutes les ampoules sont rouges. A ce titre les photographies sont trompeuses, car le logement ne baigne jamais que dans une demi obscurité. Finalement, comme un labyrinthe, figure privilégiée du maniérisme, la confusion de son décor est factice. Tout est, au contraire, extrêmement ordonné et rigide: chaque chose à sa place et chaque place à sa chose.



Serlio

Hélas. là où les jardins du Prince peuvent servir aux plaisirs galants, à l'érudition et aux divertissements intellectuels du courtisan à l'exemple du modèle de Castiglione, y-a-t'il seulement le souffle d'une fête chez G.J.? Car à vingt quelques années, il vit seul avec ses quatre chats qu'il a trouvés dans une poubelle. Il s'anime quand il en parle. Pour lui, la cruauté envers les animaux est un signe de la bêtise humaine, d'inintelligence. J'appelle cela plutôt et exclusivement de l'insensibilité (plusieurs architectes étant très fiers de leur intelligence.). Son vocabulaire se comprend quand il vous apprend que l'humanité le tourmente: la guerre, la violence, le nucléaire, la solitude, etc. Il vous parle alors de l'absence d'Intelligence universelle. En d'autres-mots, son hypersensibilité souffre devant un chaos que son intelligence ne parvient pas à comprendre ou à admettre. Je me vois obligé de lui donner raison sur son vocabulaire et ses idées.

Connaissant son trouble, son logement prend aisément l'allure d'un refuge personnalisé contre un monde qui lui échappe. Une fuite narcissique où la



Martin Luther

réalité extérieure est remplacée par le pouvoir intérieur de son être. A ce titre, il rejoindrait l'explication psycho-sociale (enfin une explication.) que donne Carmine Benincasa de maniérisme; le narcissisme.³

C'est-à-dire que, face à un doute existentiel, l'artiste se serait éloigné de l'idéal néo-platonicien universalisé vers une recherche arbitraire de son identité dans son art. Une série de changements profonds que connaît la société du XVIe siècle peuvent appuyer cette hypothèse: bouleversement du capitalisme après la découverte du Nouveau Monde, crise de la religion avec Luther mais aussi en philosophie avec Pomponazzi (1462-1525) et l'école padouane, Montaigne (1533-1592), Machiavel (1469-1527) ainsi que les théories héliocentriques de Copernic (1473-1543) particulièrement lourdes de conséquences, etc, etc. Peut-on persister à croire que LE MANIERISME N'EST PAS UN ART DE CRISE???

Par un cheminement à la fois similaire (appui du substrat socio- économique) et différent (sans implication de maniérisme), Alex Tzonis et Liane Lefaivre considèrent la phase actuelle comme narcissiste elle aussi.⁴



Guy Lafleur



Machiavel



Sigmund Freud



Le Corbusier

Venturi

Copernic

La perche est trop belle pour ne pas croire la boucle bouclée: la période actuelle est maniériste. Mais y a-t'il lieu de s'en étonner? Pas vraiment si, comme Claude-Gilbert Dubois, on ne considère plus le maniérisme comme une période mais comme une attitude créatrice, au même titre que le sont le baroque et le classicisme.⁵

Elle consisterait chez l'artiste à chercher à se différencier par l'écart à un modèle ou un style de référence, dont elle ne parvient pas à se libérer du système. Le XVI^e siècle et le "Quattrocento"; le post-modernisme et le modernisme.

On pourrait facilement continuer jusqu'au ridicule les comparaisons et le débat, mais G.J. dans tout cela? Qui est son modèle? Le Corbusier ou Venturi? A la rigueur, on peut y voir une transposition exacerbée, donc maniérée, des vitrines de la rue Sainte-Catherine, voire de son caractère cosmopolite qui en fait le lieu privilégié des anonymes. "Learning from Montreal"? Ca pourrait déjà être un leçon pour les architectes montréalais qui ne trouvent rien de mieux que "briser le cube."⁶

N'étant ni architecte, ni artiste (l'art est devenu le produit exclusif de son

marketing institutionnalisé), le maniérisme lui échappe, et le débat des architectes l'exclue, malgré toutes ses prétentions contraires. C'est à son insu que son logement se retrouve en ces pages, utilisé, analysé et requalifié. Ce n'est là que continuer les présomptions éhontées des architectes populistes qui se gargarisent de solutions toutes prêtes pour lui: néo-classicisme, post-modernisme... architecturalisme (?).⁷

L'architecte démiurge vit toujours. A t'on voulu l'assasiner, on a persisté à croire que l'architecture était si importante que G.J. et d'autres devaient construire eux-mêmes. De qui avait vraiment besoin G.J. pour créer, à sa place, dans un logement loué, la beauté banale et fantasque de son décor; pour tirer profit de potentiel architectural de son logis comme toile de fond à sa propre expression, et à son identification, le simulacre d'une désaliénation. Et de qui a-t'il besoin pour s'en sortir? Il faut le dire, je me doute un peu qu'il se moque des architectes et qu'il ne compte pas trop sur eux pour rebâtir ce monde qui l'inquiète tant.

Maniériste, narcissiste ou post-moderne G.J.? Si vous lui demandez pourquoi

il a ainsi réinventé l'idéal Decormag, sa réponse sera des plus simples et des plus utilitaires: il n'a pas le choix, il manque de place. Est-ce à dire, en langage d'architectes: "Form follows function?". □

Références

1. John Shearman, *Mannerism*, 1967.
2. Marcello Fagiolo, "Il giardino come teatro del mondo e della memoria," *La città effimera e l'universo artificiale del giardino*, 1980.
3. Carmine Benincasa, *Sul manierismo come dentro a uno specchio*, 1979.
4. Alex Tzonis et Liane Lefaivre, "The Narcissist Phase in Architecture," *Harvard Architecture Review*, Vol. 1., printemps, 1980.
5. Claude-Gilbert Dubois, *La maniérisme*, 1979.
6. Benoit Aubin, "Les nouveaux visages de Montréal," *Actualité*, Vol. 7, No. 2, 1982.
7. Titre francisé de *Architecturalism, THE FIFTH COLUMN*, Vol. 2, No. 1, 1981. Il est d'autre part entendu que le présent propos s'inspire de la deuxième partie d'une article de William Mark Pimlott, "... A New Mannerism...", pp. 20-25, et qu'il doit partiellement se lire en dialogue avec celui-ci.



W.M. Pimlott

Claude-Gilbert Dubois

Decormag